

SERAING, OUGRÉE, JEMEPPE au passé

Dépôt: Ougrée 1

Trimestriel: n° SPECIAL- 1994

éd. resp. Luce Minet

4102 Seraing

Avec l'appui de l'Administration communale de Seraing

RENCONTRE: le Samedi 26 novembre à 14 h (fin à 16 h)
Maison des Jeunes – Centre culturel, rue Delbrouck, 5 à Ougrée

Y avait-il plus d'entraide hier qu'aujourd'hui ?

(Les voisins, la guerre, la captivité, la situation actuelle...)

Sous la présidence conjointe de:

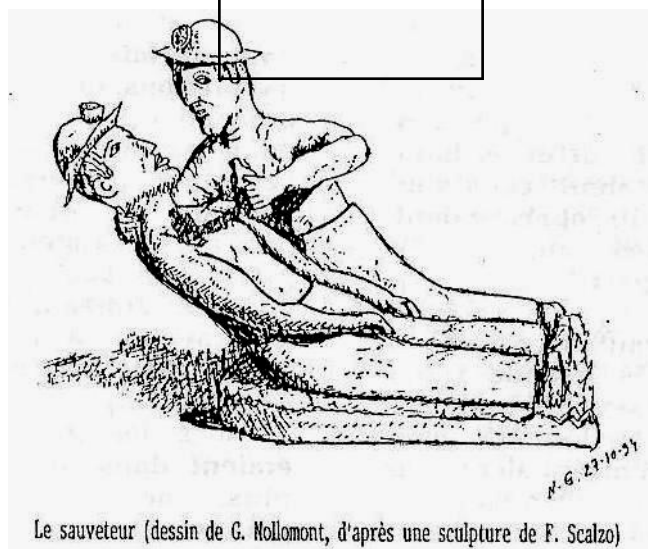
Paul Biron

Auteur de la série des "Mon Mononke".
Sérésien d'origine (La troque), ses livres rapportent bien l'ambiance et la mentalité avant-guerre et pendant la guerre.

Paul Brusson

Président de l'Amicale de Mauthausen.

Né à Ougrée-Sclessin, antifasciste dès son jeune âge, Seraing-Ougrée en 1942 et déporté dans le terrible camp de concentration.



Non, vous n'êtes pas seul à vous demander si vos voisins, si les gens que vous croisez près de chez vous ne sont pas de plus en plus des inconnus. Est-ce une impression ou la réalité ? Est-ce important ? Le passé n'offre-t-il pas des éléments de réponse à ces questions inquiétantes ?

C'est le moment de se rappeler si auparavant les gens s'entraidaient beaucoup entre voisins dans la vie quotidienne, comme dans les périodes de guerre, de captivité. Sans se cacher que le passé n'était certainement pas exempt d'indifférence et d'égoïsme...

L'ENTRAIDE DANS LES ANNEES 30-50: EXEMPLES ET CONTRE-EXEMPLES

LES VOISINS

Mme Caljon-Gob: Les *bisbilles* entre voisins ne duraient jamais longtemps; quand il y avait un malade dans une maison, on offrait son aide, on allait faire les courses, etc. On ne parlait pas de solidarité mais elle existait. Dans notre cave, comme dans celle des voisins, des outils étaient préparés au cas où il aurait fallu percer le mur pour passer d'une cave à l'autre à la suite d'un bombardement.

On vivait moins en vase clos que maintenant. On avait plus de contacts avec les voisins; que de belles soirées réunis à bavarder au bout du jardin!

Les portes des maisons étaient ouvertes jour et nuit (certains ouvriers circulaient la nuit) pour qu'en cas d'alerte, les gens puissent trouver un refuge. Dans notre quartier, l'alerte était donnée par des courageux guetteurs à l'affût au haut du terril où ils s'étaient construit une baraque; dès qu'ils apercevaient un de ces terribles engins, ils sonnaient de la trompette.

Mme N.R.: On s'entraidait. Ma mère avait acheté une très grande table qui lui a servi à ensevelir tous les morts du quartier. Le jour de mon mariage, les voisins m'attendaient à la porte avec des fleurs. Pendant les inondations de 1926, tous les voisins s'y sont mis pour construire des radeaux sur tonneaux et aller secourir des gens d'une impasse en contrebas, où l'eau atteignait l'étage. Par chez nous, l'eau n'arrivait pas, la rue montait trop fort. Des jeunes gens de la Légion Nationale ont amené en voiture un beau radeau d'aluminium avec lequel ils ont été délivrer les gens de l'impasse; les évacués se sont réfugiés chez nous, je n'ai jamais fait autant de café que cette nuit-là.

Notre voisin pensionné était un colombophile enragé. Il nous imposait toutes sortes de contraintes ennuyeuses pour ne pas effaroucher ses pigeons: nous ne pouvions pas jouer au jardin, ni placer des drapeaux lors de la fête nationale ou d'oriflammes lors de la procession. A la fin, mon père a trouvé un compromis, les enfants pouvaient aller au jardin sauf aux dates de concours. Cette histoire a duré longtemps mais nous ne nous sommes jamais disputés pour autant.

La seule cause de conflit entre habitants était le nettoyage des trottoirs. La rue était en pente et sans bouche d'égout; la rigole récoltait eaux sales et balayures, sans compter les boues de la briqueterie. Une ménagère très minutieuse avait l'habitude de nettoyer le samedi matin de fort bonne heure, puis de se poster devant chez elle pour surveiller les conséquences du nettoyage des voisines en amont... Si des crasses venaient resalir son "devant", elle se mettait en colère. En fin de compte, l'agent du quartier a dû venir régler les litiges et fixer un horaire de nettoyage pour chaque maison !

Paul Biron: Pour en revenir aux inondations de 1926, donc, il existait déjà un réseau de distribution d'eau dans les immeubles, à Seraing. Mais, pour limiter les frais de raccordement et d'installation, beaucoup de propriétaires s'étaient bornés à faire placer un seul robinet, au rez-de-chaussée. Chez nous, comme on vivait à l'étage, à cause du commerce, mon père avait voulu un robinet au premier (...)

Alors les gens dont les maisons étaient dans quatre mètres d'eau et plus, ne disposaient pas d'eau potable. Ça fait qu'il en venait tout le temps, sur des radeaux ou sur des barques, mendier de l'eau à la maison. Un vrai défilé, tu peux me croire. Mais qui serait assez méchant pour refuser de l'eau? Ils nous tendaient leurs seaux vides à travers les fenêtres du premier étage. Mon père et mon grand-père n'arrêtaient pas de les leur rendre pleins. (...)

Fallait bien s'aider, non ? Et puis c'était une distraction; les journées sont longues, pour les reclus. Il n'empêche qu'après, mes parents ont payé une note pharamineuse de consommation d'eau. Et personne n'a proposé d'intervenir dans la dépense... (*Léon Norgez, Portrait de Mon Mononke, page 50, éditions*

Dricot)

Mme Rémi: Le grand-père de Paul Biron était toujours assis à l'envers sur sa chaise, toujours du côté de la rue Boverie, au soleil, ou alors en face à la maison du garde-barrière; il parlait avec le fils handicapé et s'en occupait quand le garde-barrière était de service.

LES JEUNES

M. Dillmann: Au cours de la période des bombardements par les robots V1, nous étions quelques gamins avec une trompette. Quand on entendait un V1, on trompetait et les gens se réfugiaient dans leur cave. Nous restions dans une baraque chauffée, en face de chez moi. Après avoir klaxonné, vite nous nous mettions également à l'abri. Puis après l'explosion, on revenait à l'écoute. Pour nous remercier, les gens organisaient une petite collecte et nous achetaient des bonbons, etc. La nuit, il n'y avait pratiquement pas de V1.

M. Martin: Ma maison qui se trouvait à l'entrée d'Ivoz-Ramet a été bombardée et j'ai alors travaillé pour mon compte avec l'aide de deux, trois amis; la nuit venue, on a dû cesser par manque d'éclairage et à cause du couvre-feu (pendant l'occupation). Le lendemain matin, j'ai constaté que des tas d'objets mis à jour mais non encore transportés avaient disparu.

M. Tiereliers: Quand les bombardements ont commencé, je suis allé dégager les personnes prises dans les décombres. J'ai même conservé une attestation de la gendarmerie reconnaissant que j'ai ramené une somme de 44 200 F trouvée dans une maison détruite, celle du coiffeur en face de la porte des Cristalleries du Val. De ce fait, j'ai reçu la médaille d'argent en reconnaissance des services rendus à la protection aérienne 1939-1945 pour avoir sauvé des victimes des décombres.

AU TRAVAIL

M. Godefroid: Quand un mineur avec des gosses était malade, on organisait une collecte chaque quinzaine. Chaque syndicat faisait sa collecte. Le syndicat communiste n'avait pas le droit de le faire à l'intérieur, il récoltait sur le trottoir. Je me souviens que le curé du Many passait en vélo et s'est arrêté pour donner. "Monsieur le curé, je vous préviens tout de suite que c'est le syndicat communiste", l'avertit le type avec le tronc. "Tu fais bien de me le dire, je voulais mettre vingt francs, je vais en mettre quarante !"

Lors de la catastrophe du Many, les huit cents mineurs ont donné chacun une journée de salaire aux familles des victimes.

Des orphelins abandonnés, cela n'existait pas, l'un ou l'autre le recueillait toujours.

Je suis descendu au fond à dix-huit ans et je n'ai jamais été aussi heureux que là: on n'y connaît qu'un mot, fraternité, il n'y a pas de race, pas de nationalité, tout le monde est noir (moi, plus que les autres, parce que j'avais la peau grasse et que la poussière y collait – on m'appelait Bamboula).

M. Martin: Le lendemain, j'ai rencontré l'ingénieur M. Dawance. Je lui ai expliqué la situation nouvelle, que j'étais réfractaire au travail obligatoire en Allemagne. "Venez me voir demain dans mon bureau, on s'arrangera." Il m'a engagé comme fraiseur. J'avais comme voisin de travail l'abbé Boland qui se cachait sous une salopette et un béret basque; il avait flanqué un marron à un SS qui lui demandait un sacrement avant de se rendre sur le front de l'Est. Il est devenu par après curé du Val.

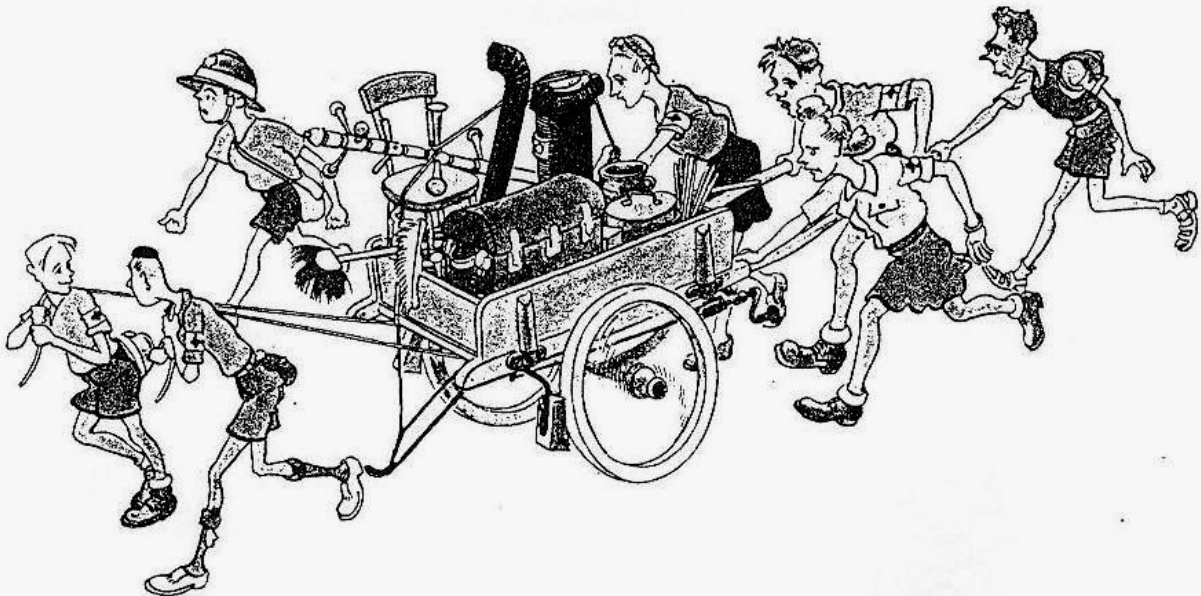
EN CAPTIVITE

M. Brusson: (Au camp de concentration de Ravensbrück) Je me voyais déjà moribond au bout d'un temps de travail sur la voie ferrée. Un prêtre autrichien, le père Gruber, ami du chancelier adversaire des nazis, et responsable du musée du camp créé par le Commandant, me donnait un bout de pain, me soignait quelque peu. Mais heureusement, j'ai réussi à changer d'affectation et j'ai travaillé comme cordonnier, grâce à lui.

M. L.: Entre les déportés du travail régnait une très bonne entente. A Dessau, j'ai attrapé je ne sais quelle maladie, j'avais une fièvre de cheval, des cauchemars. On m'a embarqué dans un hôpital installé dans une ancienne caserne. Je suis resté là à peu près deux mois. Le problème était de retrouver des forces. Quasiment tous les jours, des compagnons de chambrée m'ont visité et ont partagé le peu qu'ils avaient.

L.R.: Dans les camps, c'était chacun pour soi comme actuellement dans la vie de tous les jours; c'était aussi le comportement à l'état d'animal sauvage de la brousse. Une organisation existait dans les camps "internationaux" parce que les prisonniers politiques étaient structurés; à Dachau, je me suis directement mis en rapport avec le comité belge, la solidarité existait.

M. Goffin: Les jours passent avec des hauts et des bas. L'adaptation pour la plupart d'entre nous est plutôt pénible, nonobstant que nous nous efforçons de fournir des prestations ayant un rendement le plus médiocre possible, au point que les Allemands s'énervent régulièrement. Ce qu'il y a de plus surprenant pour ces Allemands, c'est que nous restons imperturbables sous leurs menaces, leurs cris, voire leurs vociférations. (...) Nous avons tous rapidement compris que notre principale source de réconfort, si pas la seule, résidait dans les rapports qu'il était possible de nouer et manifester entre nous, ainsi qu'une solidarité remarquable. (*Rémi Goffin, Une dure étape*)



"Eux et nous", E. Hoton, dessin de Bizuth (source: P. Martin).